



LES VISAGES DE L'AUTRE

Les Gorgan, photos de famille

En vingt ans de séries sur ces Roms arlésiens, Mathieu Pernot est passé de l'ethnographie à la biographie

ARLES

Le visiteur qui entrera dans l'exposition « Les Gorgan », aux Rencontres d'Arles, risque bien de voir double. Comme si les images avaient tout à coup le pouvoir de s'animer. Comme si les personnages des photographies étaient capables de descendre des murs pour venir lui parler, ou même lui lire les lignes de la main, moyennant quelques euros ! Car les Gorgan seront là, à la fois en image et en vrai, dans les salles et dans la ville. Les membres de cette famille rom arlésienne viendront rappeler qu'ils ne sauraient se laisser enfermer dans des images, quelles qu'elles soient. « Je crois que ça inquiète un peu la direction du festival », dit Mathieu Pernot, amusé.

« Puissance incarnante »

Entre les Gorgan et le photographe, c'est une histoire qui dure depuis plus de vingt ans, et qui va bien au-delà des images. Le jeune étudiant à l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles (ENSP) les rencontre en 1995, alors qu'il est en deuxième année. La misère sociale de cette famille en marge, l'interpelle – il croise alors les enfants non à l'école, mais dans la rue, en train de sniffer de l'essence. Il

fondera une association pour les aider, deviendra médiateur de justice pour aider à faire le lien avec les institutions. Mais, déjà, leur « puissance incarnante », leur force visuelle, le fascine. « J'étais médusé. Ils avaient une façon d'occuper le cadre, de déborder... Je disais aux autres étudiants que, si j'arrêtais de les photographier, je n'avais plus qu'à arrêter la photographie ! »

Mathieu Pernot voit même en eux « une famille photographique », de celles qui ont marqué l'histoire du médium. Un peu comme les quatre sœurs Brown qu'a photographiées de façon systématique, pendant plus de quarante ans, l'Américain Nicholas Nixon. Mathieu Pernot, lui, n'a pas eu cette approche conceptuelle. Mais il a intégré la famille Gorgan à plusieurs séries, tout au long de sa carrière. Il y a eu d'abord des photos très classiques et documentaires, en noir et blanc, devant la caravane, dans les années 1990. « Déjà, on voit la proximité que j'ai avec eux, fait-il remarquer. J'ai photographié la mère juste avant et après l'accouchement. Une chose impensable dans la culture gitane ! » Puis la série des Photomaton, en 1997, avec les enfants Gorgan qui font les fous dans les appareils automatiques : « Je voulais confronter les enfants, rétifs à tout cadre, à ce dispositif très normatif qu'est la photo d'identité. »

Son travail sur les archives, le fichage et l'internement des populations gitanes est aussi né



« Jonathan, Arles, 2014 ».

MATHIEU PERNOT/COURTESY GALERIE ÉRIC DUPONT

« L'idée est de raconter des destins individuels, de les sortir de leur condition de Gitans »

MATHIEU PERNOT

dé la rencontre avec le grand-père Gorgan. Ce dernier lui avait confié un vieux tirage tout abîmé, issu du camp où il avait été déporté en Allemagne, pendant la guerre. Plusieurs membres de la famille traversent aussi la série « Les Hurlleurs », en 2001: des portraits saisissants de gens criant dans le vide, qui tentent en fait de communiquer, par-delà les murailles, avec

un proche en prison.

La première exposition consacrée par Mathieu Pernot aux Gorgan, à Arles en 1997, s'appelait « Tsiganes ». Vingt ans plus tard, la perspective est renversée: cette fois l'exposition est intitulée « Les Gorgan ». « *On passe d'une approche ethnographique à une approche biographique. Il s'agit de raconter des destins individuels, de les sortir de leur condition de Gitans*, précise-t-il. *Avec l'idée qu'on est tous les mêmes face à l'arrivée d'un enfant, la mort d'un proche.* »

Un mur, « *comme un monument* », est dédié à l'histoire de chacun des membres de la famille, les deux parents et les huit enfants. Pour ce faire, Mathieu Pernot a totalement déconstruit ses séries, et a ajouté des images qui ont été prises par les Gorgan eux-mêmes, pour marquer



des moments simples de la vie quotidienne.

Chez les Gitans, communauté sans mémoire écrite ni visuelle, les images ont toujours été subies, souligne Mathieu Pernot : clichés anthropologiques, fichage de police, reportages photographiques pleins de folklore et d'archétypes... « *J'ai eu envie d'ajouter de la complexité, et d'interroger les représentations* », résume-t-il. Son exposition, telle une mosaïque, témoigne en creux de l'évolution de son travail, passé d'une photo documentaire à un travail de plasticien. Mais c'est surtout un récit aux voix multiples, qui tente de raconter une seule et même personne sous différents angles. « *Quand je fais une photo de hurleur, eux font une photo extrêmement joyeuse, au moment où le père, Johnny, sort de prison et retrouve ses enfants. Les images se contredisent, se complètent, s'annulent...* »

Pour autant, chaque mur dit la cohérence d'une personne : la mère-lionne, l'enfant à l'écart au destin tragique, la petite sauvageonne devenue belle plante... « *J'ai fait avec ce que j'avais comme matériau. Mais c'est incroyable comme les images semblent parfois chargées, dès l'enfance, du destin de la personne. Un des enfants a une certaine violence qui s'exprime, un rapport au corps particulier.* » Les images font aussi d'étranges allers-retours : c'est une photo prise par Mathieu Pernot qu'on aperçoit sur la tombe de Rocky, le fils disparu de façon tragique, transformée en ornement funéraire.

Les Gorgan ont déjà visité l'exposition lors de l'accrochage – « *Ils ont aimé, et me l'ont dit* », dit le photographe, rassuré. Pour eux, le catalogue de l'exposition sera comme un album de famille. « *Un double album de famille* », corrige

le photographe : c'est parfois sa fille à lui – « *la petite bourge, là, en rose* » – ou son fils, que l'on aperçoit aux côtés des Gorgan. Dans une autre, le bébé que l'on fête est sa filleule, baptisée du prénom de sa compagne, Anna.

Entre les lignes, l'exposition de Mathieu Pernot raconte quand même une histoire plus large, celle d'une famille de Gitans qui peu à peu s'éloigne de la misère et de la marginalité : plusieurs enfants ne vivent plus dans les caravanes, ils ont épousé des Français sédentaires, et les petits-enfants ne parlent plus que quelques mots de rom. « *J'aurai vu une histoire communautaire se défaire, reconnaît Mathieu Pernot. C'est à la fois une réussite d'intégration française, et un processus d'acculturation.* » Mais le photographe, qui consacre jusqu'au 1^{er} octobre une autre exposition, « *Survivances* », à l'Hôtel des arts de Toulon, sur la survivance des rituels dans les communautés gitanes européennes, n'y voit pas une histoire triste : « *Quand je les ai rencontrés, il y a vingt ans, c'était une destruction physique qui était à l'œuvre. Je préfère tellement les voir comme ça.* » ■

CLAIRE GUILLOT

Les Gorgan, 1995-2015 de Mathieu Pernot
(éd. Xavier Barral, 232 p., 45 €).



À VOIR

LES GORGAN
de Mathieu Pernot.
Maison des peintres,
jusqu'au
24 septembre,
de 10 heures à 19 h 30.